

U d'of OTTAWA



39003004602032



Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto

<http://www.archive.org/details/pomesancienset00rg>





a Jean Richepin  
en hommage

Emi de Régnier

Poèmes

ANCIENS ET ROMANESQUES

DU MÊME AUTEUR

---

<i>Sites.</i> . . . . .	1 vol.
<i>Episodes</i> . . . . .	1 vol.

---

Tirage à petit nombre  
dont quelques exemplaires sur Hollande

HENRI DE RÉGNIER

---

Poèmes anciens

et

romanesques

1887-1889

PARIS

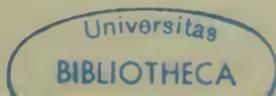
*LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT*

11, RUE DE LA CHAUSSÉE D'ANTIN, 11

---

1890

Tous droits réservés



PQ

2635

.E94 P55

1890

*A Louis METMAN*



## TABLE

PRÉLUDE . . . . .	3
LA VIGILE DES GRÈVES . . . . .	11
LE FOL AUTOMNE . . . . .	33
LE SALUT A L'ÉTRANGERE . . . . .	53
MOTIFS DE LÉGENDE ET DE MÉLANCOLIE . . . . .	67
SCÈNES AU CRÉPUSCULE . . . . .	101
LE SONGE DE LA FORÊT . . . . .	123
ÉPILOGUE . . . . .	149

FIN DE LA TABLE



# Prélude



## PRÉLUDE

Je t'ai laissée en l'ombre d'or du vieux Palais  
Où le chanvre rouï pend à la poutre rude  
Assise comme un songe à l'âtre où tu filais,

Hôtesse du seuil morne et de la solitude,  
Seule ombre passagère au gel des purs miroirs  
Que ta face de n'y sourire plus dénude !

Du fond des murs épais et des ébènes noirs  
Ton regard m'a suivi comme un oiseau, fidèle  
A mon sang hasardé dans le péril des soirs,

Funèbre! s'il ne doit fleurir une asphodèle  
Qu'il coule glorieux dans l'écume et le vent  
Pour toi qui restes en la maison qui te cèle

Jalouse seulement de la Mort qui souvent  
— Elle l'imprévue, elle, hélas! une autre amante —  
Baise en l'ombre les lèvres pâles du vivant.

Cendres où fut jadis la flamme véhémence !  
Le foyer violet suggère le tombeau,  
Présage à qui ta foi veille qui le démente.

Tu files a ton rouet le triste écheveau  
Monotone et sans fin comme l'année, Omphale,  
Mais de l'Automne renâtra l'Été plus beau.

Le luxe parera ta tête triomphale  
Selon un ordre ouvré de pierres et de fleurs  
O pâle à t'endormir qui t'éveillais plus pâle !

Etoile de l'amant parti vers les ailleurs,  
Toi sa pensée étrange et l'ombre de son âme,  
Toi qui restes l'absente en la gloire des pleurs,

Toi pour qui le glaive rutil et la nef rame  
Et la main plonge au poil fauve de la toison  
Qu'à la proue a lavée une écume de lame !

Oùis ! l'Hydre a saigné ses têtes de poison.  
Les oiseaux saccageurs que la flèche transperce  
Tombent lourds, un à un, au lac de l'horizon ;

Le taureau frustré du rapt beugle et se renverse,  
Le sanglier résiste au Belluaire et lui  
Songe au troupeau rué des monstres qu'il disperse.

L'aurore est pâle encor d'avoir été la Nuit  
Et des mufles crispés ont mordu l'herbe grasse  
En leurs crinières où de l'or s'effile et luit.

Le mal mystérieux agonise et trépasse ;  
Les douze Epreuves ont purgé l'ombre et voici  
La massue et le glaive au poing nu qui terrasse ;

La campagne est salubre et le bois éclairci  
D'où l'âpre survivant des griffes et des haines  
Par les routes s'en vient de là-bas jusqu'ici.

Il a lavé le sang de ses bras aux fontaines  
Et laisse avec orgueil trainer sur les cailloux  
La toison du bélier et les peaux néméennes :

Il vient à toi l'Omphale, âme de ses courroux,  
Toi son âme vivante et qui gardes, ô douce,  
Le songe du soleil mort en tes cheveux roux.

Voici le tribut pris aux beaux jardins où pousse  
L'arbre de l'Hespéride qu'un monstre gardien  
Regardait s'effruiter parmi l'herbe de mousse.

Quitte le noir parvis du Palais ancien  
Qui claustre ton exil de la terre mauvaise  
Et lève-toi devant Celui qui se veut tien !

Il a foulé le mal de son pied nu qui pèse  
Sur la gorge étouffée et la gueule qui mord  
Jusqu'à ce que le dernier cri râle et s'apaise

Et dans le sombre Hadès il a vaincu la Mort  
Par qui le long sanglot emplît la maison vide  
Et le voici maître du Sceptre et du Trésor.

De grandes fleurs ont refleurì la terre aride  
Qui sera mère à ton sourire puéril  
Héritier médéen des philtres de Colchide !

Ton honneur est le prix que voulut son péril !  
Pends la peau léonine à tes épaules nues  
Sous les griffes que joint un fermoir de béryl.

Les monstres accroupis se crispent dans les nues  
En songes tristes acculés au fond du soir  
Et la quenouille est douce aux porteurs de massues.

Au trône qu'il dressa royal et pour t'y voir,  
Sois son âme éternelle, ô son âme éphémère,  
Toi qu'à survivre belle a forcé son espoir,

Et si son cœur hélas ! mordu par la chimère  
Durant le dur travail de ton nom illustré,  
Elude sa tristesse en quelque cendre amère

Laisse le bûcher d'or fumer au ciel sacré !



# La Vigile des Grèves



## LA VIGILE DES GRÈVES

Nul luxe épanoui de roses par l'Été  
Ne pare l'Île aride où souffle un vent de cendre  
De l'aube au crépuscule, inexorable, épandre  
Un destin de désastre et de stérilité.  
Les sables qu'être roux sont les seules automnes  
Saignent, le soir, ainsi que des lames de glaives,  
Sol nu, tel qu'au sommeil cuivré des mauvais rêves  
Il en surgit hanté du vol des Tisiphones !

Et sur le cap cabré comme une croupe stable,  
Pour mieux voir vers la Mer et la Terre fleurie,  
Se haussent en couvrant d'une main leurs yeux clairs  
Que cligne l'âpre vent de la cendre et du sable,  
Des femmes, chevelure éparse vers les mers,

Et portant tour à tour de l'aurore aux nuits lentes  
Des amphores d'onyx, des miroirs et des lampes !

Un exil de jadis et de terres où rie  
Autour des Villes d'ombre une fête de palmes  
Pleure en leurs voix d'amour et veille dans leur songe,  
Ah quand viendront vers Elles le bruit lent des rames  
Et la proue écumante et le rostre qui plonge !  
Et des yeux doux pour encor croire à leur mensonge.

Elles sont lasses de porter, les Vigilantes,  
Les miroirs, les amphores vides et les lampes !

∴

Par les jours éclatants et les nuits pluvieuses  
Notre exil a pleuré sur la plage des Mers  
Vers la terre, là-bas, efflorescente et merveilleuse  
Vers la terre, là-bas, et par delà les Mers  
Par delà les jours éclatants et les nuits pluvieuses.

Le vent féroce éteint nos lampes en fumées,  
Nos lampes où brûlait l'huile d'or d'antiques pressoirs  
Et tout le parfum mort des vieilles Idumées,  
La pluie a dilué l'huile des antiques pressoirs  
Et nos lampes d'or pur sont mortes, ô fumées !

L'âpre vent a tari le flot de nos amphores  
Et chante un écho d'ombre en leur inanité.  
Nos Amants plongeaient jadis aux Fontaines nos amphores  
Si lourdes aujourd'hui d'un poids d'inanité  
Et leurs flancs sont perlés de pluie et de gouttes sonores.

La pluie à nos miroirs ruisselle en larmes claires  
Comme pour y pleurer de doux mirages de sourires  
Et des saluts surgis à l'avant des galères  
Et des baisers à l'appui des balustres de porphyres  
Et des visages puérils d'aurores claires !

..

L'eau des sources où choit, le soir !  
La mort unanime des roses  
Était heureuse de nous voir  
Peigner nos chevelures fauves...

Un peu de cette eau, nos miroirs !

Les Fontaines étaient sonores  
En les bois de Lune et de Nuit ;  
Cristal où se mire et s'isole  
Quelque astre qui du ciel a fui...

L'onde est tarie en nos amphores !

Les escaliers courbaient leurs rampes,  
O les pieds froids sur les pavés !  
Les portes et les hautes chambres  
Pour le sommeil nu des Psychés...

L'huile est figée au fond des lampes !

..

Qu'il vienne à nos exils, et vers nos seins et vers nos lèvres  
Le Bienvenu d'espoir sûr d'être Celui-là,  
Qu'il vienne à notre exil  
Le Bienvenu d'amour sûr d'être Celui-là,  
Vers l'offre de nos seins gorgés et l'ardeur de nos lèvres !

Et nous irons vers lui qui vient de l'occident  
Dans le frisson et dans le rire de nos dents.

Nous irons vers lui, chairs ancillaires et nues,  
Comme au Roi-Maître les servantes inconnues.

Nos cheveux sècheront ses blancs pieds écorchés  
Nous avons faim d'amour et soif du vieux péché.

Qu'il vienne à notre exil, et vers nos seins et vers nos lèvres  
Le Bienvenu d'amour sûr d'être Celui-là  
Qu'il vienne à notre exil  
Le Bienvenu d'espoir sûr d'être Celui-là  
Vers l'offre de nos seins gorgés et l'ardeur de nos lèvres !

∴

Il sont venus pendant les siècles de nos larmes  
— Haute fresque en passage sur l'occident clair —  
Avec des chants, des cris, des palmes et des armes  
Longer la côte adverse et sa grève de mer !

Des Marchands durs sortis des Tyrs et des Carthages  
Passaient en supputant des nombres sur leurs doigts  
Sans voir que le soleil aux barreaux d'or des cages  
Striait d'ombre les lynx et les onces des bois.

Les ânes roux chargés de coffres et de caisses  
Broutaient en titubant des roses, et les soirs  
S'irritaient des grelots tintés par les ânesses  
Trottant parmi les béliers et les boucs noirs.

Puis ce furent des Bouffons et des Astrologues  
Contemplant tour à tour les astres et les fleurs  
Et des courriers équestres escortés de dogues  
Qui jappent dans la nuit et flairent les voleurs.

Les grands Chevaliers d'ombre et de fer, loin des joûtes,  
Aux échos du passé, poussière et fol ébat !  
Chevauchent deux à deux lavés par les absoutes  
Vers les graals et champions du bon combat ;

Des Pèlerins, sous la cagoule et sous la loque,  
Besaces au côté, coquilles et bourdons,

Se signent par la croix de qui leur lèpre invoque  
Pour les nouveaux péchés le sang des vieux pardons :

Des Apôtres drapés en gestes d'Évangile  
Conversent bas avec des Anges, et tous ceux  
Pour qui la femme est moins qu'un or ou qu'une argile  
Passent, indifférents, mornes ou radieux !

Et des Barbares blonds épars à l'aventure,  
Précédant les hordes tumultueuses, ont  
Pourpré la mer d'un sang occulte de blessure  
Pour aller vers nous par delà le flot profond.

∴

Le bienvenu d'amour sûr d'être celui-là  
Viendra-t-il, quelque soir, vers l'exil de nos lèvres,

En le cortège des flûtes ou dans l'éclat  
Des tambourins grondeurs et des trompettes brèves.

Viendra-t-il des vergers, des glaciers ou des fleuves,  
Doux moissonneur lier en gerbes nos cheveux ?  
Pâtre des monts de neige où, stalactites ! pleurent  
Les clairs cristaux de gel dardés et douloureux,

Ou sûr pêcheur grandi dans l'île des Silences  
Et parmi les roseaux des anses de soleil  
Aux gestes des filets épars aux fuites lentes  
Des poissons, ombre alerte au creux sable vermeil ?

L'amour sonnera-t-il par sa voix des fanfares  
En rapt brusques mordus de baisers et de cris,  
Ou chantera-t-il, glorifiantes et graves,  
Des promesses d'hymens et de rites fleuris.

Nageur victorieux de l'onde qu'il assaille  
De l'élan de ses bras et de son corps roidi  
Surgira-t-il, prestigieux de nacre pâle,  
Nu héros hors du flot, tout debout et bondi !

Surgira-t-il de l'onde, idole et simulacre,  
Roi posthume et vivant de nos désirs, ou tel  
Qu'en moissonneur de nos cheveux ou le blond pâtre  
Qui cherchait nos yeux clairs aux Etoiles du ciel.

∴

A nos amphores d'argile  
Que fêla le long chemin  
Il viendra boire un matin,

L'eau qui reconforte est aux amphores d'argile

A nos amphores en or  
Il boira le sang des grappes  
Un midi, poudreux d'étapes,

Car le vin qui rend ivre est aux amphores d'or.

A nos amphores d'onyx  
Boira sa soif léthéenne  
La nuit s'étoile, qu'il vienne

Goûter le Népentès aux amphores d'onyx !

∴

Ce sera comme un soir de Noces enfantines  
Par delà les Thulés et les Occitanies,  
Les cortèges iront aux chemins des collines  
Vers l'hospitalité des seuils sans avanies.

Nous t'aurons rencontré proche de la Fontaine  
Où se miraient nos yeux et la première Etoile,  
Tu demandais à boire et la Ville prochaine,  
Nous nous sommes aimés à cause de l'Etoile

Le blanc Palais drapé d'un vieux luxe de soie  
S'ouvre en colonnes de marbre sur la mer pâle ;  
La cire en l'argent brûle sans pleur qui larmoie,  
Nous mettrons à ton doigt la plus antique opâle !

Nous ferons ruisseler l'amphore inexhaustible  
Qui s'accurve selon la courbe de nos hanches  
Et nous abreuverons ta soif inexhaustible  
De vin de lèvres et de neige de chairs blanches.

Nos seins aigus seront tes montagnes d'aurore,  
Doux pâtre, ô moissonneur, tes blés, nos chevelures  
Où comme aux épis ondule le vent sonore !  
Nos yeux, les glauques lacs, Pêcheur, où tu captures.

..

Le visage blessé d'épines et si pâle  
Que les pleurs et le sang y semblent pierreries,  
Et tel autre plus doux que frusta de son hâle  
L'automne des soleils et des douleurs mûries ;

La face d'ambiguité, morte et royale,  
Triste de tout l'orgueil et des idolâtries,  
Celle que le masque d'emprunt ravine et tale  
Et celle qu'empourpra le vin des saouleries.

Qu'il y ruisselle, Vin, Sang, Larmes ou le Fard  
La luxure ou l'ennui, la douleur et la honte,  
S'il veut tenter encore un suprême regard

A ce qu'il fut jadis et par delà les Soirs  
Et par delà sa vie encore ! qu'il affronte  
Le mensonge ébloui des magiques miroirs !

∴

A nos miroirs menteurs s'enchevêtre et se tord  
Un cadre de guirlande où survit une rose,  
Et dans la floraison de la torsade éclore  
Un pur cristal, qui fut une onde, songe et dort.

En leur silence glauque un éclair rôde encor,  
Fuite ou lueur d'une aurore qui se propose  
D'errer là longuement, divaguante et morose,  
Eclat d'antiques yeux dilatés par la mort!

Qu'un vent vaste chasse la nuée et voici  
Que tout le bleu cristal par le ciel éclairci  
Est saphyr, lac gelé, source, fleuve et fontaine,

Et ceux qui marchent loin de leurs natals Avrils  
Riront, transfigurés ! du hasard qui les mène  
De se mirer aïeux à se voir puérils !

Viens dans ta barque, dans ta barque fleurie  
Vers l'exil de nos soirs et la terre attéris,  
    Nous nous lèverons à l'appel de tes rames  
Pour être ta conquête, ta charge fleurie  
A toi le nocturne Passeur des pauvres Ames !

L'amer flot transgressé chantera sous tes rames,  
Les sillages seront comme un chemin d'été  
Sonore de vent doux et gai de roses blanches  
    Et l'écume éparse en roses blanches  
Sera comme un chemin où le soir a venté  
    Une chute de roses des branches !

Viens dans ta barque et sois le Passeur des pauvres Ames !

Nous chanterons selon nos âmes un chant vague  
A peine un peu plus haut que celui de la vague,  
Assises dans ta barque et nos cheveux trop longs —  
Et qui debout nous ruissellent aux talons.  
Si le vent ébloui, pour jouer, ne les tord ! —  
Epars jusques au flot où s'effondre leur or  
Comme un trésor dont s'allège une Nef qui sombre  
Et sur la proue aveugle en la nuit qu'elle troue,  
Oscillante et mystérieuse et lourde d'ombre,  
Nous mettrons une de nos lampes allumée  
D'inextinguible flamme et d'huile sans fumée  
Pour éclairer la marche aveugle de la proue !

Et l'Etoile luira sur la barque du Passeur d'âmes  
Qui par la mer est venu vers l'exil des pauvres Ames.

∴

En ta maison où dort un silence de Lune  
Qui passe par la vitre et filtre sous les portes  
Comme s'y glisse aussi le sable de la dune  
Si fin qu'il semble une cendre de blondes Mortes,

Des Mortes douces qui moururent là quelque soir  
Dans la chambre plus déserte d'elles, chaque soir.

Nous viendrons regarder par les carreaux sans fleurs  
De givre, ni d'étoffe, ni de soie,  
La chambre solitaire où, désespoirs veilleurs.  
Pleurèrent les veuvages de ta joie.

Nous rouvrirons les portes après tant d'années  
Et nous parlerons bas à cause du silence  
Et des présences là d'anciennes destinées  
Et du foyer éteint faute de vigilance.

Nous rallumerons la lampe morte à ton chevet,  
Nous attendrons ton ordre debout à ton chevet !

O notre roi, pour les délices  
De ta vie et de ton chemin  
Prends en tes mains nos pâles mains  
Abdicatrices

Qui ne masqueront plus la ruse de la face  
Et qui laissèrent déffleurir au vent qui passe  
Les pampres des thyrses !

Nos pas marcheront dans tes pas  
Nos yeux ne verront que tes yeux  
Ton rire les fera joyeux  
Ta fatigue les rendra las !

Rêve-nous tes palais, tes jardins, tes fontaines  
Et tes terrasses d'or où bat la mer du soir  
Et ta forêt magique où dans la nuit tu mènes  
La Licorne d'argent, la Guivre et le Faon noir.

Rêve-nous la douceur de tes Epouses mortes  
Qui dorment au tombeau de ton âme et qui sont  
Sous le double verrou des grilles et des portes  
Ton regret, ton amour posthume et ton frisson.

Nous qui sommes la Lettre éternelle du Livre  
Symbole nul, si nul ne lit le mot qui dort !  
Sois l'esprit qui s'inculque et suscite et fait vivre  
Et l'Amour triomphal qui sauve de la mort.

Mets notre chevelure en pennon à ta hampe  
Doux chevalier, rêve par nous ton rêve épars  
Et viens à nous de par la vie et les hasards,

Nous sommes le Miroir et l'Amphore et la Lampe.

# Le Fol Automne

Et chante dans ta chair le chœur des vieux priapes.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.



## LE FOL AUTOMNE

### I

Le fol automne épuise aux guirlandes ses roses  
Pâles comme des lèvres et des sourires,  
Et le mal est d'avoir vécu parmi les roses  
Les masques, les glorioles, les délires !

Les Aegyptans rieurs buvaient aux outres neuves  
Le vieux vin où survit l'ardeur des Étés !  
Les vignes égrenant les grappes dans les fleuves  
Gonflaient l'ambre clair de leurs maturités.

Les roses ont fleuri les coupes et les thyrses  
Et le pan des robes puériles, l'âme  
Des fontaines pleurait dans l'ombre, autour des thyrses  
Les pampres semblaient un sang de torche en flamme.

L'automne fol s'épuise en suprêmes guirlandes,  
Les Satyres roux rôdent par les bois  
Et l'on suspend les masques vides par guirlandes  
Où le vent rit aux trous des bouches sans voix !

## II

Les Satyres mordirent au bas de ta robe lourde  
Les guirlandes d'émeraude et les grappes de rubis ;  
Leurs dents chaudes ont baisé tes habits,  
Les pieds tors ont foulé les traînes lourdes,  
Et les Aegyptans blonds et les Satyres roux  
Ont gambadé devant toi comme des fous  
A l'odeur de forêt de ta chantante chevelure  
Au parfum de vendange de ta chair mûre !

Quand tu passas le long de la mer  
Quand tu passas le long de la grève  
Les Tritons blancs t'ont suivie et t'ont chanté  
Les chansons de la mer  
Aux échos de la grève

En leur conque de nacre torse ils t'ont chanté  
La chanson endormie en la concavité  
Des spires bleuâtres et profondes,  
La chanson de la mer maternelle aux vieux mondes  
Qui s'effritent et rentrent en son immensité.

Ta chair n'était-elle pas blanche comme l'écume  
Et tes yeux pers comme la mer qui dort à la dune  
Et ta face un déclin pâle de lune  
A l'horizon marin parmi des chevelures d'écume.  
Et je fus fou comme les Tritons et les Satyres  
De ta chair, de tes cheveux, de tes rires  
Et j'ai rougi mes lèvres aux coraux de tes parures  
Et je t'ai dit dans la forêt et près de la lame  
A toi l'Indulgente à toutes les aventures  
Vers qui vont la chair et l'âme  
L'Ode des ors secrets et de l'antique flamme !

## III

Avec la double odeur de la chair et du soir  
Et les souffles épars comme des chevelures  
Voici luire des torches hautes au bois noir.

La poursuite dénoue aux nuques les brûlures  
Des cheveux roux où vit le feu des astres clairs  
Et les talons légers foulent les herbes mûres ;

Une torche s'embrace en un bouquet d'éclairs  
Ou secoue aux étangs mornes des pierreries  
Ou s'enfouit vivante en des antres ouverts.

La forêt vaste éclate en voix vers les prairies  
D'où les papillons lourds proviennent brûler l'or  
De leur vol nocturne autour des torches fleuries ;

Et des rires, abeilles dont l'essaim vif mord  
Et harcèle ceux qui les voulurent captives,  
M'assailent dans la nuit si l'une échappe encor ;

Toutes ont défié les folles tentatives  
De mains à saisir l'ombre inerte où fuit l'odeur  
De leurs cheveux épars et des chairs évasives :

Faunesses dont la lèvre sanglante a l'ardeur  
Des grandes roses qui survivent à l'orage  
Filles de la terre ivre et du soleil fardeur,

Satyresses dont la main folâtre saccage  
Les lys présomptueux qui frôlent leurs genoux  
Celles de qui le rire est un oiseau sans cage,

Celles qui marchent dans les ronces et les houx  
Et vont vers les vergers et les enclos des plaines  
Pour y voler le soir les fleurs et les fruits doux.

Les hanches et les seins ! la lèvre et les haleines  
Pures d'avoir humé le vent des soirs d'été,  
Les yeux clairs et changeants comme l'eau des fontaines,

Les cheveux épandant par flot l'antiquité  
Des ors les plus sacrés et la splendeur nocturne,  
Toute la chair qui fait toute la nudité...

...Dormir en la nuit vide un sommeil taciturne.

## IV

Rien de plus qu'un songe resté des chevelures  
Que le vent dispersa parmi l'aube et le soir  
N'atteste avoir vaincu les folles encolures.

Et ce qui frissonna d'un trésor fauve ou noir  
Au front de la Rebelle ou de la Souriante  
Fugitive apparue éblouir un miroir !

Ou poser sur notre âme un pied nu de vaillante  
N'est plus qu'un souvenir de soleil ou de nuit  
Vers qui la mémoire s'égare ou s'oriente.

Si la lèvre a mordu la lèvre pour un fruit  
Et des paroles merveilleuses et des rires  
Quel écho de mystère en a gardé le bruit

La voix qui fût divine à pleurer ses délires  
Éperdue et plus grave et vaste que la Mer  
Comme s'il y vivait l'âme d'antiques lyres

Abdique sa splendeur insolite et se perd  
Plus tard parmi l'ombre aggressive qu'elle souille  
D'y crier quelque insulte et quelque outrage amer ;

Glaive d'or éclaté qui se rompt et se rouille !  
Les yeux savants d'aurore et d'astres et de fleurs,  
Les yeux devant qui l'Ange exulte et s'agenouille

Qu'est-ce du songe vain des Mers et des Ailleurs  
Et d'avoir vu la chair et la toison impure  
Où pour seuls diamants s'ornent d'éclairs nos pleurs ?

O cœur triste et sanglant comme une grappe mûre  
Que se disputent dans un bois roux et vermeil  
Où s'altère à mourir un feu de chevelure

Des Faunesses ivres de cris et de soleil !

## V

Celles qui fuyaient dans la forêt sont revenues,  
Leur chevelure s'effile comme un soir de nues,  
Les torches de jadis sont mortes en leurs mains nues.

Comme ce cœur saigna parmi ce bois de Faunes  
Entre les mains spoliatrices et chasseresses,  
O quel cri d'angoisse écho des antiques détresses.

Elles qui portaient émeraude et rubis en frange  
Par qui je fus ivre de chair et d'odeur étrange  
A dire leur chevelure forêt ou vendange.

Ce fut en des soirs où chantaient les Voix et les Lyres  
Où les cortèges menaient la danse des Satyres  
Et les gemmes craquaient sous les pas parmi les rires.

La flamme, les cris, les rires sont morts et nous-mêmes...  
Terne pierrerie à l'or frontal des diadèmes  
Mourez selon les torches noires en les mains blêmes;

Et là-bas aux rampes des terrasses merveilleuses  
Comme un lis se fane la quenouille des fileuses  
D'attendre encor la laine des toisons fabuleuses !

## VI

Le langoureux Passé dont notre âme fut ivre !  
Soir violet et grave où souffle un vent fleuri  
Prolonge la morne misère de survivre  
Par delà l'heure heureuse où la lèvre a souri.

Insatiable en son mensonge d'être lasse  
De son désir crié par toute la forêt  
La tristesse d'avoir vécu l'heure qui passe  
Vers le songe d'alors sourit et pleurerait !

Les oiseaux éperdus comme des feuilles mortes  
Que chasse au ciel d'exil l'automne des bois morts  
O bienvenus ! et toi la Colombe qui portes  
Le rameau du message et la clef des trésors

Les couchants éblouis célèbrent les prestiges  
Des jours morts sur qui pleut la splendeur de mourir.  
Le lac a-t-il noyé la nudité des Stryges,  
Où le Griffon a-t-il enterré le saphyr ?

Les oiseaux et le vent et l'or des ciels et l'ombre,  
Tout ce que fut les soirs où vécurent les yeux  
Et la Nuit éphémère où pleure la Mer sombre  
Et l'aurore divine et les midis joyeux,

Tout le passé fatal avec son odeur ivre  
De vendanges de Vie et de moissons d'Été  
Vers la tristesse insatiable de survivre  
Pleure sa mortelle gloire d'avoir été.

Doux oiseaux vous savez la forêt et le fleuve  
Et la plaine et toutes les îles de la Mer  
Où mon âme à Naxos fut l'Ariane veuve  
Et l'aurore stérile et le printemps amer.

Les vols exténués s'abattent aux terrasses  
D'où l'on jette des roses au flot, et la Tour  
A couvert de son ombre au soir vos ailes lasses  
Que la Ville époura de cloche et de tambour.

Le vent fleuri d'avoir ailé les roses mûres  
Sème ma vie éparse aux routes du passé,  
O viens m'être le souffle un peu des chevelures  
Dont le poids doux parmi les fleurs s'est prélassé !

N'es-tu la fauve odeur des antiques Satyres  
Par qui s'irrite en moi l'obscur legs d'une ardeur !  
Ame des antres d'ombre ouverts comme des rires,  
Soupir de flûte étrange et triste, ô vent rôdeur.

Les rires éperdus de l'Été qui suffoque  
Et le sanglot qui lutte et pleure sont à moi  
D'avoir été jadis ivre en la forêt glauque  
Tordre des cheveux roux comme des ors de roi ;

Les choses furent de pourpres et d'hyacinthe,  
La torsade a noué sa gloire aux thyrses tors,  
Et les palmes ont cru parmi la cendre éteinte  
Où les torches du soir ont enfoui leurs morts.

Ma mémoire ce sont des roses et des fleuves  
Et ces oiseaux parmi le vent et les soirs clairs  
Et des réveils tristes et plus las que des veuves  
Et la forêt sanglante à l'orient des mers.

Et comme un fruit tombé dont le sang les enivre  
Voici mordre à mon cœur automnal et mûri  
D'avoir vécu la joie et la douleur de vivre  
Les oiseaux éperdus parmi le vent fleuri.

## VII

Il passe avec de vains sourires  
A leurs lèvres pâles et mortes  
Des troupes fauves de Satyres  
Et des masques de toutes sortes.

Des robes qui furent vermeilles  
S'accrochent aux ronces et des  
Thyrse tordus et dénudés  
Montrent une souche de treilles,

Il ruisselle des chevelures  
Merveilleuses dont l'or s'altère ;  
Des gemmes s'éteignent obscures  
Aux manteaux que le vent lacère !

..

Passages par folles déroutés  
De masques qui furent ma vie,  
Lèvres de rire ou d'ironie  
Que ternit la cendre des routes ;

Ombres vagues sans destinée  
Autre que d'être de la nuit,  
Ephémère sans plus enfui  
Qu'un vain feuillage d'autre année.

Parmi tout ce qui fut ce songe  
Et ce flot perdu qui dévale  
Nulle mémoire ne se songe  
Mystérieuse et nominale.



# Le Salut à l'Étrangère

J'offre ma coupe vide où souffre un monstre d'or.

STÉPHANE MALLARMÉ.



## LE SALUT A L'ÉTRANGÈRE

Aux ruines de Vie antérieure et morte,  
Au fronton dominant l'ombre cave de la porte  
Où s'engouffrent les feuilles comme les ailes mortes  
Des vols de crêpe épars sur les étangs de moire !  
Face de doux relief et triste épiphanie  
Double de Songe et Sœur de Mémoire,  
Et sourire posthume qui se renie !

Masque pâle entre ses bandeaux et pour la mort  
Sans funèbre laurier au front ni pierrerie,  
Lèvrés de pourpre stricte où le silence crie  
Et les yeux clos comme des yeux d'enfant qui dort ;

Masque pâle sans au front une pierrerie  
Ni funèbre laurier au-delà de la mort ;  
Quelle parole est morte à la lèvre meurtrie  
De quel aveu pour que la lèvre en saigne encor !

Masque éperdu vers les étoiles  
Son intacte blancheur de marbre a vaincu l'ombre  
Et la face s'exhume éternelle de l'ombre  
Blanche et grave sous les étoiles.

Masque plus pâle que l'aurore  
Et la lune aux étangs mirée et faciale  
Étrange et fruste et d'une douceur faciale  
Ainsi qu'une lune d'aurore.

Masque ébloui sous le soleil  
Fixe et mate d'une candeur inaltérée ;  
Nulle soif n'a disjoint la lèvre inaltérée  
Rouge fruit gorgé de soleil.

Masque sans larmes sous la pluie,  
Où la pluie aux soirs d'encre éperdûment ruisselle,  
Paupières closes d'où rien autre ne ruisselle  
Que les froides larmes de pluie.

Masque muet au vent qui passe  
Au vent qui passe et joue en les lèvres aphones  
A simuler la voix de ces lèvres aphones  
Où le mensonge du vent passe !

Je t'ai connu vivant, hilare et nimbé d'or  
Sous le triple laurier et sous la pierrerie,  
Yeux à la vie et bouche loquace et mûrie  
Pour le baiser et pour la colère qui mord.

J'ai vu vivre tes yeux, tes yeux, ô pierreries,  
Et je sais le passé que ton silence dort  
Quand tu marchais vivante, en les idolâtries,  
Parmi les palmes et le sang et parmi l'or !

L'usurpateur mystérieux des destinées,  
L'involontaire Amant qui chevauche et guerroie  
A disparu dans l'ombre au détour des années.

Le cimier d'ailes au vent de la mer s'éploie.  
L'éternelle aventure a ri comme une femme  
Aux horizons d'aurore un visage de joie.

Il a vu, stricte banneret de l'oriflamme,  
Un masque douloureux pleurer parmi les nues  
Du couchant saccagé comme une Ville en flamme.

Des antres et du lac les Nymphes sortaient nues !  
Les Aegyptans des bois ont guetté son passage  
De leurs yeux clairs luisant en leurs faces cornues.

Sous l'invincible pas de l'Errant triste et sage  
Les charmes vains craquaient un bris de branches mortes  
Ou fuites de noirs vols d'orfraies au ciel d'orage ;

Le pennon et le glaive hauts en ses mains fortes  
Il traversa le val et la mer et la plaine  
Et vit un soir la ville et les murs aux sept portes,

Et sur la tour de marbre fruste, assise, Elaine !

## II

Reine des seuils sacrés et des villes murales  
Salut en ta splendeur par le glaive et le cor,  
En tes cheveux, en tes robes, en tes opales,  
En ton passé divin tout incandescent d'or !

Salut en ta douceur de femme et de fileuse,  
En les aubes de paix de tes soirs véhéments,  
Et d'être née ainsi dans la nuit fabuleuse  
Pour resplendir au songe éternel des amants.

Sur la tour solitaire où trône ton prestige  
De fleur mystérieuse et d'idole des soirs  
Les ramiers douloureux roucoulent le vestige  
Des âmes de jadis qui burent aux Styx noirs.

Eux qui vinrent du fond des terres sans merveilles  
Vers ta face apparue en leurs songes déserts ;  
Et leurs riches désirs montaient comme des treilles  
Aux murs où posaient tes pieds nus vainqueurs des Mers.

A genoux comme pour pleurer leurs funérailles  
Les uns mouraient d'amour devant tes seuils sacrés,  
D'autres ensanglantaient la herse des murailles  
Qui trouait le poitrail de leurs chevaux cabrés !

Ils percèrent parfois de flèches sacrilèges  
Ta chevelure en tiare, chue à demi,  
Pareille à quelque tour qui domine les neiges  
Et ta chair palpitait comme un cygne endormi,

Salut en ton passé divin et dans mon âme  
Étrangère debout sur les siècles haïs  
Du paisible regard de ton deuil qui les blâme  
Et pour ta face pâle en mes soirs éblouis!

## III

Etrangère ! fatale enfant, espoir des Fées,  
Le geste de ta main où luit la fleur d'Endor  
Destine les héros à la Gloire ou la Mort  
Et les voue au travail des bêtes étouffées.

C'est par toi que de sang se payent les trophées  
Et se crispe la chair sous la dent qui la mord  
Et qu'au Bois noir où l'arc de frêne vibre encore  
Une odeur de tuerie éclate par bouffées.

Si le pied triomphal parmi l'ache et la flouve  
Foule hors de l'antre un crin de laie ou de louve  
Le cri de l'Oliphant, qui vocifère au soir,

L'angoisse de rubis dont s'orne l'âpre corne,  
Du fond du passé fabuleux t'appelle à voir  
La hure bestiale au poing du Tueur morne !

## IV

Un fard exalte encore un peu d'ivresse morte  
Aux lèvres que sa flamme ardente pourpre et brûle  
Et le sourire est plus triste qu'un crépuscule  
Où souffre le sanglot d'un blessé qu'on emporte  
Mourir sanglant et douloureux au crépuscule !

L'antique amour a ri sur ta lèvre, ô Vivante  
L'écho des forts désirs à qui la chair accède  
Et les lourds midis nés à la vie éclatante  
Ont plu leur clarté d'astre sur ta nuque tiède  
D'où croulait ta toison chevelue et vivante.

L'impérieuse ivresse est brève comme un songe,  
Sang des lèvres tari par le soleil avide !  
Le fard mystérieux qui supplée et prolonge  
Sourit plus las qu'un soir stérile en le ciel vide  
Et la Vivante est pâle et triste comme un songe.

Ennemie, étrange Morte, Guerrière morne,  
Ombre de la forêt, masque de l'aventure,  
O va, pour l'invisible Chimère dont s'orne  
Le casque d'or cimé que fut ta chevelure,  
Abjurer ton mensonge au noir flot d'un Styx morne !

## V

Que n'es-tu l'Exilée, hélas ! ou l'Etrangère  
Cachant pour vrai trésor sous sa robe en lambeaux  
Une pierrerie immortelle et messagère  
De quelque astre levé derrière les tombeaux !

La voix d'enfant est douce en les chansons d'aïeules  
Et le glaive du père mort ou massacré  
Sied aux mains des filles errantes qui vont seules  
Loin de la Nuit sanglante où leur âme a pleuré.

Le vent a dispersé les oiseaux et les nues,  
Les feuilles volent sur le fleuve vert et noir  
Et jonchent le morne sable des grèves nues  
Où des iris fleuris éclatent dans le soir.

M'apportes-tu sous tes haillons de Voyageuse  
A qui sourit l'étoile en la forêt sans fleurs

L'opale que la grotte avare et ténébreuse  
Mit cent ans, goutte à goutte, à germer de ses pleurs ?

Si le glaive est toujours l'ornement du trophée  
Où luit l'opale prise à trois griffes d'accord  
Quel talisman s'exalte en tes cheveux de fée  
Pour que je croie à ta promesse d'un trésor ?

Nul signe que tu sois Celle pour qui dédie  
La magique forêt ses arbres merveilleux  
Et ses paons triomphaux dont la roue irradie  
Une extase de plume où rayonnent des yeux.

Qui sait si le flot sombre ainsi qu'une herbe mûre  
Ouvrira ses sillons devant tes pas divins ?  
Qu'importe de n'avoir pour preuve et pour augure  
Que ta simple beauté des pays d'où tu vins.

Prends ma main ! le Soir apaise l'onde fatale  
Du fleuve où nous entrons comme dans un tombeau  
Jusqu'à ce qu'elle monte à ton sourire pâle...

Nul talisman en ses cheveux flottant sur l'eau !

Motifs de Légende  
et de  
Mélancolie



## MOTIFS DE LÉGENDE ET DE MÉLANCOLIE

### I

L'essieu des chars se brise à l'angle dur des tombes  
Où nos âmes de jadis reviennent s'asseoir !  
Et des gestes qu'ont fui des exils de colombes  
Jettent à pleines mains des roses au ciel noir.

Le crépuscule pleut un deuil d'heure et de cendre  
Qui courbe les fronts pâles de cheveux trop lourds  
Dont le poids mûr s'effondre et croule et va s'épandre  
Sur la dalle où dorment les songes des Vieux Jours.

L'éternelle Toison par delà les mers sombres  
Au fond des soirs se dresse étrange en son poil d'or  
Et les cornes d'émail allongent leurs deux ombres  
Sur le flot fabuleux qui gronde et saigne encor.

Le flot saigne à jamais de l'éperon des proues  
Qui coupaient le reflet des étoiles dans l'eau ;  
Le roc rompt la carène et la pierre les roues  
Et le vent à l'écueil pleure comme au tombeau !

Les Arianes aux îles des fleurs et d'astres  
Qui veillaient dans la Nuit sur leur sommeil fatal  
Attendent le Héros de leurs tristes désastres  
Qui les doit reconduire aux vieux Palais natal.

La Chimère accroupie aux gorges de l'attente  
Crispe ses ongles durs où luit le sang des forts  
Et notre âme a tenté l'aventure éclatante  
Du mensonge immortel pour qui d'autres sont morts.

Dormez, Princesses au manoir ! nul cor, ô Mortes,  
N'éveillera vos rêves et nul glaive clair  
Ne heurtera de son pommeau vos hautes portes  
Où le béryl magique incruste son éclair.

Le vent de la Mer vaste a déchiré les voiles  
Des nefes que l'albe aurore égara vers la nuit,  
Et l'essieu s'est brisé dans l'ombre sans étoiles  
La Licorne vers la forêt, d'un bond, a fui !

La Mémoire pleure sur la pierre des tombes,  
Gloriole éternelle et très antique espoir,  
Et ces songes sont comme un exil de colombes  
Emportant à leurs becs des roses au ciel noir !

## II

« ET LA BELLE S'ENDORMIT. »

La Belle dont le sort fut de dormir cent ans  
Au jardin du manoir et dans le vaste songe  
Où le cri né des clairons sacrés se prolonge  
Promulguer son sommeil jusqu'à l'aube des Temps !

La Belle pour l'éveil victorieux d'antans  
Que son intacte chair proclamera mensonge  
A chargé de joyaux sa main qui gît et plonge  
En un flot de crinière où les doigts sont latents.

Et tandis que des toits, des tours et des tourelles  
Les Colombes ont pris essor et qu'infidèles  
Les Paons mystérieux ont fui vers la forêt,

Couchée auprès de la Dormeuse, la Licorne  
Attend l'heure et là-bas guette si reparait  
L'annonciateur vol blanchir l'aurore morne !

## « ET LE CHEVALIER NE VINT PAS. »

Les Paons bleus l'ont cherché dans la forêt ! Nul soir  
N'a rougi son cimier d'ailes et de chimère ;  
Les Colombes blanches dont l'aurore est la mère  
Ont vu la tour déserte et vide le manoir.

Et les Aïeux, dès jadis morts, n'eurent pas d'hoir  
Avide d'aventure étrange et de mystère,  
Héros à survenir pour l'honneur de la terre  
Vaincre d'un baiser le magique sommeil noir.

L'endormie à jamais étale ses mains pâles  
Où verdit une mort annulaire d'opales,  
Et la Princesse va mourir s'il ne vient pas !

Plus n'a souci, Nul, de dissoudre un sortilège  
Et la Licorne hennit rauque au ciel lilas  
Où frissonne une odeur de mort, d'ombre et de neige.

« ET LA BELLE MOURUT. »

La Licorne ruée en fuite hume et croise  
Les vents qui du midi remontent vers le nord,  
Et sa crinière éparsse ruisselle et se tord  
Que nattait de rubis la Princesse danoise.

Loin des glaciers et des neiges roses que boise  
La verdure des pins où gronde comme un cor  
L'écho du marteau lourd des Nains qui forgers d'or  
Façonnent le hanap où l'on boit la cervoise,

La Princesse aux doux yeux de lac, d'astre et de mers  
Et morte et la Bête fabuleuse à travers  
Les gels glauques, la nuit vaste, l'aurore morne,

Folle d'avoir flairé les mains froides de mort  
Se cabre, fonce et heurte et coupe de sa corne,  
Les vents qui du midi remontent vers le nord !

## III

Ce fut par delà le fleuve aux rives d'iris  
Que le vent agite en papillons d'hyacinthe  
En un silence doux que je la conduisis  
Joyeuse du grelot d'un bracelet qui tinte.

L'étonnement de son regard parmi l'aurore  
Était au fleuve clair tout violet d'iris  
Où s'aile en vol de fleurs la nuit pour fuir l'aurore  
Et la ville était belle où je la conduisis :

Aux escaliers d'onyx un lé d'antique soie !  
Des paons veilleurs rouant des gloires de saphyr,  
Des textes graves et des légendes de joie  
Aux banderoles brusques de pourpre de Tyr !

La maison vide était sonore comme en rêve  
Et j'entendais battre son cœur, tout bas, de joie  
D'être vêtue ainsi selon un vœu de rêve  
De robes d'or ouvré de rosaces de soie.

## IV

Errantes aux grèves des mers parmi les roches  
Leur grâce puérile minaude en reproches :

« Nous avons dans la mer trempé nos mains comme des folles  
Et cueilli des bouquets d'écume et d'algues rousses ;  
Nos amants ont glané les fleurs de nos paroles  
Et vont là-bas humant le miel des lèvres douces  
Dont le parfum flotte au soir pavoisé de nos paroles !

Voici toute la mer qui croule aux plages douces  
En floraison d'écume éparse et d'algues folles.

Nos beaux amoureux sont vêtus de soie et d'écarlate,  
Ils ont des colliers d'ambre et des bagues d'opales  
Et l'orgueil par un rire à leurs lèvres éclate  
D'avoir cueilli l'aveu de nos avrils, fleurs pâles  
Qu'il portent en grappes aux pans de leur robe écarlate.

La mer déferle et pleure au long des grèves pâles  
Et le rire des flots aux dents des rocs éclate.

Nous n'irons plus au bord des mers, nous n'irons plus, ô folles  
Sur les sables stellés de lagunes d'opales...  
Les oiseaux de passage ont volé nos paroles  
Qui parfumaient le soir ainsi que les fleurs pâles  
Les Infidèles sont partis, nous n'irons plus, les folles !

Les saphyrs de nos yeux s'attristent en opales  
Et l'écho des cœurs morts est sourd à nos paroles ».

∴

Eux qui fuirent les blondes femmes vers les villes  
Dont les murs contre les charmes sont des asiles,

Ils ont heurté les portes d'or  
Du pommeau rude de leurs glaives  
Et leurs lèvres étaient encor  
Amères de l'embrun des grèves.

Ils entrèrent comme des rois  
En la ville où la torche fume,  
Au trot sonnante des palefrois  
Dont la crinière est une écume.

On les reçut en des palais  
Et des jardins où les dallages  
Sont des saphyrs et des galets  
Comme on en trouve sur les plages

On les abreuva de vin clair  
De louanges et de merveilles ;  
Et l'écho grave de la mer  
Bourdonnait seul à leurs oreilles !



Elles diront quand las des jardins de la ville  
Leurs amoureux appareilleront vers quelque île :

« Leur nef rase de près les rocs du promontoire  
Où ne plus rire fut toute notre tristesse  
Et d'être assises en cette pose qui laisse  
Pendre ses mains avec des brisements de lis,  
Et leur départ hésite aux rocs du promontoire  
Et s'enfonce en voguant aux occidents pâlis.

Vogue, ô Navire, et va sans nous chercher des îles  
Mystérieuses où les grèves sont désertes.  
Nos chevelures valaient les algues inertes  
Que tressera, là-bas, l'ennui de leurs doigts las  
D'avoir si loin ramé vers le port et les îles  
Où les fruits doux mordus ne leur suffiront pas !

Et si quelque tempête un soir te désespère  
Tu n'auras pour franchir le piège des parages  
Nos lourds cheveux à tordre en guise de cordages  
Et nos chants pour calmer le tumulte des flots  
Submergeurs des vaisseaux que le vent désespère  
Ni nos yeux pour guetter l'embûche des îlots.

Plus tard ils rêveront en l'exil misérable  
A des retours vers nous vogués à toutes voiles,  
Et nous serons pour eux des souvenirs d'étoiles  
En le passé stellé du feu de nos yeux clairs.  
Ils pleureront à nous dans l'exil misérable  
Comme on pleure à des levers d'astres sur les mers ! »

## V

La Vie étrange et douce et lente va mourir  
En vigne qui s'effeuille au temps des grappes mûres.  
La chevelure est toute aux prises du saphyr  
Et le désir s'entrave aux boucles des ceintures.

La voix du vieil amour qui riait à l'aurore  
Sanglote dans le soir et suffoque et larmoie  
Et la fontaine pleure en la forêt sonore  
Encore des échos de notre antique joie.

La ceinture agraffe son étrenne mauvaise  
Et de sa boucle griffe les robes meurtries,  
L'aile du vent s'acharne en les cheveux où pèse  
L'emprise d'ongles d'un joyau de pierreries !

O dans l'aurore après l'affre de la vigile  
Où mon âme saigna son angoisse au désert  
La robe s'allongeait en rite d'Évangile  
A l'entour des pieds nus et lavés par la Mer.

La terre d'ocre et de stérile Samarie  
Fêta Celle qui vint, par miracle, sa joie !  
Et le pli de sa robe étalée et fleurie  
Secoua des roses prises parmi la soie.

Crispée en amas roux aux griffes d'un saphyr  
Ruissela du joyau maître la chevelure !  
Et les seins divulgués jaillirent pour s'offrir  
Au désir qui s'irrite au nœud de la ceinture.

Et l'amour a dormi sous l'averse des roses  
Et nue et douce et plus rieuse qu'une enfant  
En qui revit l'âme grave d'antiques choses  
Qu'apporte du fond des vieux royaumes, le vent !

Le vent chargé d'exils, de songes et d'années  
Et de voix mortes aux oublis de la mémoire...  
Elle a dormi selon les vieilles destinées  
Qui la voulaient soumise au gré de ma victoire.

Pour railler par échos la clarté de ses rires  
Sourdirent des douceurs de flûte et de fontaines !  
De glorifiantes et laudatrices Lyres  
Chantèrent par delà les arbres de la plaine.

A travers ses cheveux épars dans du soleil  
J'ai vu monter des forêts hautes et des terres  
Où passait dans le soir violet et vermeil  
La harde des Désirs cabrés en Sagittaires.

A travers l'odeur chaude dont sa chair endort  
J'ai vu des ciels clairs où grimpaient des fleurs étranges  
A vaincre d'un parfum la folle et vieille Mort  
Titubant du vin bu de ses tristes vendanges.

La rumeur des grands flots aux caps des péninsules  
Apaisés sous le soir et sous les vols d'oiseaux  
Fut au rythme de ses seins, et des crépuscules  
Stellèrent vaguement ses yeux larges et beaux.

L'antique Samarie où pria ma vigile  
Sur la Terre déserte et sous les oliviers  
A fleuri son miracle à la voix d'Évangile  
Qui vint du pays des Songes émerveillés.

Le vent a balayé les roses éphémères  
Aux marais par le soir élargis dans les nues !  
Les bijoux aigus sont des griffes de Chimères  
Et les boucles des dents de Bêtes inconnues.

La robe lourde et longue et grave est une armure  
Et l'or des cheveux roux un casque de guerrière ;  
Le désir s'entrave aux boucles de la ceinture  
Qui s'agraffe en rigueurs d'étreinte meurtrière.

L'ample robe a vêtu d'un mystère vorace  
La chair nue à jamais pour mon rêve et reprend  
Sa rigidité de hiératique cuirasse  
Où darde le soleil futile et fulgurant,

Et le vent de l'Automne exfolie et saccage  
La vigne nue et jusques vers la Mer emporte  
Le sanglot éperdu qui pleure le passage  
De Celle qui s'en va parmi la Forêt morte !

## VI

Les fleurs sont mortes sous ses pas  
De la plaine aux collines pâles  
Et le ciel est d'un rose las  
Comme les roses automnales ;

Les fleurs sont mortes en ses mains  
De la maison aux jardins pâles  
Et le vent chasse à pleins chemins  
Un tiède sang de purs pétales.

La voici seule et nue en le soir de mon songe !  
Les oiseaux en passant sur sa tête ont pleuré  
Le vent en emportant sa voix douce a pleuré  
La source en reflétant son visage a pleuré  
Elle va seule et nue en le soir de mon songe.

La porte est fermée et les fenêtres !  
Et nul phare de lampe aux vitres mortes  
Et la maison parmi les vieux hêtres  
A la tristesse des demeures sans maîtres  
Et dans le puits on a jeté la clef des portes !

Les grands Cerfs roux viendront flairer aux serrures  
Et fuir au bruit léger des fâines sur le toit  
Et les oiseaux mangeront seuls les grappes mûres  
Comme de lourds rubis au manteau d'un vieux roi !

Je sais la forêt sombre où s'en va l'enfant nue ;  
Sa main est froide encor du cuivre du heurtoir  
Etrangère qu'ont méconnue  
La maison taciturne et l'hôte sans espoir.

Les vents accroupis comme des chiens voraces  
Du seuil des antres sourds hurleront sur ses pas  
Et pour la Fille en pleurs des royales terrasses  
Les Portes du palais ne se rouvriront pas !

Ses las cheveux en proie aux souffles du ciel morne  
Flotteront dans l'aurore et le soir à jamais !  
La forêt et le mont où la Lune s'écorne  
Ignoreront le prix de leurs ors parfumés

Le triste Maître de la maison déserte, pleure !  
La hêtraie immobile ou folle, selon l'heure,  
Se balance ou s'endort, s'apaise ou murmure ;  
Une à une les faines tombent sur les toits,  
Les grappes s'égrènent dans l'herbe mure  
Et par la vitre vers le bois  
Et la plaine et le jardin que la mousse ronge  
Le triste Maître en deuil du mal de quelque songe  
Regarde et songe :

« En l'antique forêt des hêtres et des houx  
Sur qui le crépuscule expire en mort de mauves  
Les arbres bercent sur les branches des hiboux  
Dardant une pierrerie étrange d'yeux fauves.

Forêt vaste qui croît sur ma terre de songe  
Cache au moins dans ta vie un pan du dur tombeau  
Où git ce que mon âme a cru du vieux mensonge  
Et mêle l'aube et l'ombre à mon rêve plus beau.

Si les anciens désirs volent de cime en cimes  
Avec de longs cris doux de tristesse et de nuit  
Epanche la douceur de tes voix unanimes  
Sur la maison déserte à qui quelque astre a nui !

Hélas ! les arbres sont hantés comme mon âme  
Et des yeux vigilants s'irritent dans le soir  
Et voici par le bois où le cerf rôde et brâme  
Luire des griffes d'or en le feuillage noir. »

## VII

Que t'importe je sais le mot, le charme et le signe !

Les bois clairs sont oisifs de brises et d'oiseaux  
Et les grappes des hautes vignes  
S'égrènent, une à une, dans les eaux  
Tranquilles où dans les roseaux  
Dorment les cygnes !

Les loups méchants dans les chemins de ma forêt  
Fuiront furtifs et roux comme mes vieilles haines ;  
Ma mémoire pareille aux font aines  
Oubliera le passé qui s'y mirait  
Pour y pleurer ses peines  
Avec sa pâle face de Geneviève aux tristes Ardennes  
Parmi l'exil de la forêt.

Les biches blanches qui broutent l'ache et le cytise  
Et grimpent aux rochers de mousse et sont rieuses  
De gaîtés mystérieuses  
Viendront selon tes clairs regards qui les motivent  
Manger en mes mains oisives  
A l'ombre des saules ensoleillés et des yeuses.

Ton regard n'est-il pas tous les passés en moi  
Ta voix tous les oiseaux du bois qui dort  
Et garde un lac de mort  
Sous les grappes s'y égrenant, une à une, en rides d'émoi  
Celui qui t'exila dans les grottes du Nord  
C'était Moi,  
Puisque je sais le mot, le signe et l'endroit  
Où paissent dans la nuit les palefrois  
Nous reviendrons un jour vers le Palais du Roi !

## VJII

Ce vent triste qui vient du fleuve et des prairies  
En arômes de fleurs, d'îles et d'oseraies  
Et qui passe à travers les arbres des futaies  
Où veut-il donc mourir las de ses rôderies  
Vent de prés et d'arbres !  
Qui chuchote aux lèvres de mousse des vieux marbres  
Voix en exode, voix en peine et vague !

Il était un bois noir, comme une âme, ombre et songe !

Les mille feuilles en cœurs vivants des lierres,  
Jours d'antan clairs et brefs comme des clairières,  
Mousses du vieux silence aux lèvres qu'elles rongent,

Ruisseaux qu'on suit longtemps sans les voir  
A leur murmure sous les branches,  
Chênes plus vieux que le manoir  
Au bout de l'avenue issu, dormant et noir,  
Avec les filles du vieux Seigneur en robes blanches !

Le vent aux feuilles déjà rousses papillonne,  
Le vent aux feuilles a des soupirs de vierge,  
Les glaïeuls déflorissent leur flamme de cierge,  
Le vent va-t-il mourir en la forêt d'automne ?

Il courbe les fléoles et les hautes herbes  
Et semble une main qui flatte des cheveux fins.  
Ah notre meule était toute de bonnes gerbes  
Et nos greniers d'hiver lourds d'orges et de grain  
Et les gais étains clairs riaient à notre faim.

Le vent agite follement les campanules  
De la fenêtre ouverte aux fièvres du lit blanc...  
Souvenances des passés en fleurs carillonnant,

Troupeaux du doux jadis au gué bêlant,  
Et les voix de la barque nous hélant...

Du fond du vent et de parmi les crépuscules!

## IX

Un si pâle pastel qu'il semble être un miroir  
Ou tu fus rose et blonde et douce, et qu'un espoir  
De sourire illumine en sa poudre ancienne,  
Une fleur en un cristal noir  
Où semble avoir brûlé par la magicienne  
Le vieux philtre d'amour qui rend pâle au miroir !

Un satin froid qui meurt sa flore cueillie  
En des Jardins que savaient les Tisseurs du vieux temps  
Casse en ses grands plis durs des lys et des glaïeuls  
Au dossier des fauteuils :  
Etoffe vaine, faux printemps  
Dont s'était parée, ô Jolie,  
Ta folie  
D'avoir ri de ces lèvres de fruits éclatants !

Un fin collier qui pleure en perles une à une  
Sur le tapis et roule en grêle jusqu'au parquet  
Où miroite un lac de cygnes enfuis la Lune,  
Et le fard, l'éventail, la mule et le bouquet !

Pastel, fleurs et satin ! collier, et la mémoire  
Des roses de la barque éparses sur l'eau noire  
Qui mire le tombeau de bronze et de basalte,  
C'est tout ce qui demeure et tout ce qui s'exalte  
Du grand délice mort par qui mon âme est chaste.

## X

Au royaume oublié des Nefs et des Vigies  
Les grands Oiseaux plus lents que les vagues  
Rasent la côte avec des ailes élargies  
Et cherchent la Morte dont les bagues  
Luisent au sable qui couvre ses mains pâlies !

Le flot de la Mer n'a plus d'écume,  
Les roses s'ouvrent comme des lèvres mortes  
Sans espoir de quelque Avril posthume  
Où refleurir encor les vitres et les portes  
Du Palais perdu parmi la brume.

Flot sans écume et crépuscule aux ailes lasses  
Dont l'ombre est légère aux grèves d'ombre  
Et flûte suraigüe à l'angle des terrasses  
Dont l'ombre déborde aux jardins d'ombre  
Où les clefs sont aux serrures des portes basses.

## XI

Des songes du plus beau des soirs  
Rien ne survit en l'aube aride  
Qui ne montra dans les miroirs  
Que sa morte paleur d'Armide.

Jardins, portiques de portor,  
Iles, eaux, fleurs, grottes, prairies  
Où les paons gardaient un trésor  
Dont ils semblaient les pierreries !

Le sortilège enseveli,  
Cendres sans phénix par la flamme,  
Isole sous le ciel pâli  
La face triste de la femme.

Voici mort le royaume faux  
Croupir en la nuit ancienne.  
Tombez sourires triomphaux  
Et fard de la Magicienne.

Des songes du plus beau des soirs  
O victime et dépositaire  
Confronte à tes mornes miroirs  
Un éveil d'Amant solitaire !

# Scènes au Crépuscule

La Nuit monte trop vite et ton espoir est vain.

JOSÉ MARIA DE HÉREDIA.



## SCÈNES AU CREPUSCULE

### I

Le vent du soir dénoue aux robes défleuries  
La ceinture d'émail et l'écharpe de soie,  
Les draps lourds des tréteaux ondulent aux prairies  
Où frissonne la banderole qui s'éploie.

Il filtre un air épars de flûte et de viole  
Soupir d'archet qui vibre aux grêles cordes d'or  
Et cesse si jaillit du chœur qui s'étirole  
Quelque sanglot trouant la toile du décor.

De grands orgueils rompus comme en éclats de glaives  
De grands espoirs tués comme des oiseaux bleus  
Qui saignent par la nuit de la mer et des grèves  
Où luisent les torches des Actes fabuleux.

Le cri du buccin clair s'enlace de violes,  
Il meurt des ailes aux franges d'or des tréteaux  
Et des flûtes tout bas pleurent des glorioles,  
Rames des Nefs d'espoir en larmes sur les eaux !

Le crépuscule est si triste et ce soir de fête  
Si dénué de rire et hanté du vieux songe !  
Et la prairie est toute rose et violette  
Et le geste en un geste d'ombre se prolonge.

Et les Joueuses en leurs robes défleuries  
Sentent leur voix rétive aux rôles oubliés,  
Sur elles se mourir l'éclat des pierreries  
Et leurs masques choient et se brisent à leurs pieds ;

Plus tremblantes dans l'ombre où tremble une viole  
Elles écoutent frissonner toute la mort,  
Et jaillir comme un cri du chœur qui s'étirole  
Le buccin clair trouant la toile du décor !

Face à face et devant le soir qui les fascine  
A l'étrange prairie où ne foule les fleurs  
Nul Avide d'ouïr la Fable sybilline  
Que se diraient leurs voix d'Amantes et de Sœurs !

Et le doux chœur épars et grave comme une âme  
Lasse à jamais et qui pleure et suffoque au songe  
Des bleus oiseaux brûlés par la torche de flamme  
Rétorque le silence où se plaît leur mensonge !

## II

En allant vers la Ville où l'on chante aux terrasses  
Sous les arbres en fleurs comme des bouquets de fiancées  
En allant vers la Ville où le pavé des places  
Vibre au soir rose et bleu d'un silence de danses lassées  
Nous avons rencontré les filles de la plaine  
Qui s'en venaient à la fontaine  
Qui s'en venaient à perdre haleine  
Et nous avons passé !

La douceur des ciels clairs vivait en leurs yeux tristes  
Les oiseaux du matin chantaient en leurs voix douces !  
O si douces avec leurs yeux de bonne route  
Et si tendres avec leurs voix de colombes indicatrices.

Elles s'assirent pour nous voir, tristes et sages,  
Leurs mains jointes semblaient garder leurs cœurs en cages !

Les ballerines ont croisé nos chemins  
Et nous avons suivi leurs fards, leurs rires, leurs tambourins  
Pour les perdre un soir d'ombre au détour du chemin...

Nous allons vers la Ville où l'on chante aux terrasses  
Sous les arbres en fleurs chercher les Fiancées  
O cloches d'allégresse au silence des places  
Les clochers tremblent comme des fleurs balancées !

Nos espoirs entreront par les portes ouvertes  
En vols de papillons légers aux vastes ailes  
Avec les hirondelles  
Qui s'en viennent inertes  
Lasses d'avoir passé et repassé les mers  
Et vers les angles noirs et sur les pavés clairs  
Nos espoirs volèteront en ombres joyeuses  
Comme des pétales de fleurs merveilleuses  
Que pleut le soir d'avril aux tresses des fileuses

## III

Les papillons sont pris en les fils des rouets !  
Et la Ville est fatale aux destins de misère  
Qui passent en songeant sous leurs manteaux troués.  
Le vent venu des prés est nué d'éphémères...

Les rouets sans repos chantent aux seuils des portes  
Vibrants et doux et comme en mémoire d'abeilles,  
Et les métiers subtils de soie ourdie moquent  
Les blancs vols prisonniers dont ils captent les ailes ;

Le vent s'irrite et rit en les marteaux troués  
Par le vieux mal de vivre aux destins de misères.  
Les papillons se prennent aux rets des rouets  
Et le soir tombe sur la Ville sage et claire

En papillons mourant aux tresses des fileuses !

Et l'étoile se double au flot de la fontaine...

Pour qui tissent-elles ainsi la laine neuve

Puisqu'aux trous des manteaux en loques la chair saigne.

Triste Ville où le Pèlerin se passionne  
Aux doux visages apparus à la fenêtre !  
Ses sandales traînent les feuilles de l'automne  
Sur les pavés que frappe son bâton de hêtre.

Les fileuses d'été qui riaient sur les portes  
Ont suspendu le chanvre à la poutre de l'âtre  
Et pensent d'agneaux nés de mères qui sont mortes  
Et comme eux se blottir au manteau du bon pâtre.

Derrière le gel clair de la vitre que gerce  
La brume où les feuilles sont des oiseaux légers  
Elles regardent à travers toute l'averse  
La ville comme une âme ouverte aux étrangers ;

Et par delà l'exil glauque des verres pâles  
Comme au fond d'un songe qui les garde captives  
Les faces apparaissent aux croisées des salles  
Où l'ombre monte du parquet jusqu'aux solives.

Le givre arborisé, fougères et lianes,  
Forêt prise au cristal d'un lac qui la simule...  
Fait d'elles comme des songes de Vivianes  
Qui regardent passer l'Errant au crépuscule.

Ah toutes ! donnez-lui la paix des bonnes lèvres  
Et le sommeil parmi les cheveux et l'espoir !  
Et la robe tissée à bien dormir ses fièvres  
Pour que son pur tombeau lui soit doux quelque soir.

## V

Elle habite, cette Ame, à l'orient des villes  
Près du fleuve désert où boivent les oiseaux.  
La mousse ronge la maison aux murs stériles  
Où se tord un nu cep sans pampres ni fruits beaux.

Elle a marché suivant le héron ou l'aronde  
Qui sur les prés d'avril et les marais d'automne  
Passe et repasse et qu'un caillou de quelque fronde  
Décime et qui saignent sur le jonc qui frissonne.

Le soir a tressailli de son sanglot nocturne  
Au retour morne après tant d'espoirs et d'aurores  
Elle s'attarde assise à son seuil taciturne  
Si passe un bruit de pas, d'armes ou de mandores.

Ah ! le fleuve est désert le long des routes pâles  
Et la porte est ouverte à qui n'est pas venu  
Aux pierres du chemin dans l'usé des sandales  
Et quelque rose en feu fleurie au bâton nu !

Ah ! comme on l'a cherché par le val et les landes  
Comme cette âme fut pareille à quelque oiseau  
Et la triste maison sans treille ni guirlande  
Crispe à son âtre noir la harde et le manteau !

## VI

Les grands chars sont entrés dans la forêt sonore  
Où les essieux frôlaient les talus en fleurs  
Sur le bord du ruisseau tiède d'un ciel d'aurore  
J'ai cherché des perles rares et des fleurs.

Les grands chars sont entrés sans moi dans le bois d'ombre  
Perdus à jamais au détour des chemins,  
Et le doux flot contenait des choses à mon ombre  
Et j'ai ce soir des trésors à pleines mains !

Le rire des essieux entravés de guirlandes  
Les mules d'amble aux sabots fourrés de soie,  
Et les Dames tordant entr'elles des guirlandes,  
Et les éclats des fouets tressés de soie.

Tout le cortège des Sœurs blondes et des Frères,  
Avec qui j'ai franchi les fleuves, les prés  
Et les monts où les gemmes jaillissaient des pierres  
Sous le pas des chevaux hâtés vers les prés.

Entra dans la forêt merveilleuse et magique  
Où les fleurs des talus frôlaient les essieux.  
Et j'erre seul parmi le soir, riche et magique,  
Les doigts embrasés de joyaux précieux.

Je ne franchirai pas la borne des lisières  
Pour joindre les chars perdus parmi les arbres ;  
Les chevaux dételés hennissent aux lisières  
Troublant les nids de pie au sommet des arbres!

Le parquet clair frappé de quelque haut cothurne,  
La guirlande ondulante au vent d'un geste prompt,  
La ride hilare à la bouche du mascarón,  
L'héroïne riant au héros taciturne,

L'emphase langoureuse et la lampe nocturne  
— Pâle Psyché que tes sœurs pâles haïront !  
Tout préambule de prologue s'interrompt  
Et le manteau se drape au socle nu de l'urne.

La chevelure est éparse jadis torsade !  
Et la vie exaltée et folle qui parade  
A travers ses fards morts sanglote le cri vrai,

Le cœur bat comme un oiseau blessé qui s'affole  
Et voici de la gaine et du coffret ferré  
Luire dans l'ombre, enfin ! l'Épée et la Fiole.

. . .

L'éclair mystérieux qui déchire le soir  
— Signe funèbre parmi la nuée étrange,  
Geste muet et tors de quelqu'un qui se venge—  
Délégué par l'exemple, à l'Épée, un devoir !

Une toxique flore aux murs du vieux manoir  
Crispe ses griffes en la pierre qu'elle mange  
Et la tige et la fleur ont fourni le mélange  
Qui d'un mal terne et froid ronge le verre noir.

Main tueuse que voue une annulaire opale !  
Le cristal du goulot brûle la lèvre pâle  
Et le flacon se brise aux dents qui l'ont mordu

Et si ces deux Vivants maintenant sont des Ombres  
Qu'au moins le sang vivace et par la terre bu  
Fleurisse à leur tombeau l'ardeur des roses sombres.

## VIII

C'est l'aventure impérieuse des printemps  
Par qui d'un double amour en deux des cœurs s'éveille  
Un songe à qui quelque autre songe s'appareille,  
Concordance des accordailles dans le Temps !

C'est l'aventure de toujours et de longtemps  
Et les regards rôdeurs en piqûres d'abeille ;  
La grappe lourde ploie un entrelacs de treille  
Et voici chanceler les rires éclatants.

Le soir est violet sur les Bois et la Mer  
Expire en diamants d'écume un sel amer  
Et l'Amour exalté brûla haute sa flamme !

La Nuit morne pleut comme un blessé saignerait  
Tout est mort et tu sais maintenant, ô mon Ame,  
La vieille histoire et le tombeau dans la forêt.

## IX

Viens endormir encor ces songes monotones  
O vent triste, oiseau mystérieux de l'hiver !  
Songes que n'ont vaincu par l'amour et la chair  
Les bouches fructueuses des grasses Pomones  
Ni le rire en éclat aux conques de la mer.

La seule voix, la voix précieuse  
A passé le long du rivage  
En l'aurore ou le soir au large  
Sans qu'abordât jamais la barque au mat d'yeuse.

Et j'entendais pleurer les rames sur la mer  
Et les oiseaux frôler les voiles  
Et j'attendais sa face en ses cheveux sur le ciel clair  
Et l'été doux pleuvait d'étoiles.

Je n'ai pas connu ton visage d'aurore ou de soir  
Jamais tu n'es montée à la proue, ô Sœur,  
Pour montrer que ta voix serait sœur de ta douceur  
Et pour voir

Le pays de châteaux et de dunes  
Derrière qui sombrent, une à une, les lunes,  
La vieille terre que tu côtoies  
Où mon âme attendait ta venue aux pavois.

Doux vent, apporte-moi de la Mer et des Iles  
L'écho de ta voix douce aux soirs de mers et d'or  
Doux vent, apporte-moi comme un oiseau du Nord  
Quelque rameau fleurir à mes jattes d'argile ;

Doux vent, chasse du fouet de tes lames montantes  
Celles qui dansent sur la plage et dans le bois  
Et brise aux durs rochers qu'offensent d'autres voix  
Le stérile rire des conques éclatantes ;

Doux vent, sois ma tristesse et mon âme chagrine  
Et mon songe courbé sur un âtre sans or,  
Sois le doux oiseau blessé que sur sa poitrine  
Berçaient les nuits d'Hamlet en ses châteaux du Nord.

## X

Par delà les fleuves taris  
Fabuleusement anonymes  
Gesticule aux jardins fleuris  
Le jeu sans parole des mimes.

Des éventails et des épées  
Des saluts et des préambules  
Et des lèvres de priapées  
En des teints blancs de crépuscules.

Le long des fleuves innomés  
Au jardin de désuétude  
Où dans l'effeuillage des Mais  
Le thyrses de l'an se dénude,

En robes follement flories  
De rosaces pour la chimère  
Où se cachent des pierreries  
Mourir leur gloire qui s'altère,

L'aphône parade des mimes  
Par groupes impairs évoluée  
En masques de fards anonymes  
Un rite de fable perdue !

Le Songe de la Forêt



## LE SONGE DE LA FORÊT

Bois magique qui fleuris de roses la colline  
La descente éblouie aux plaines des collines !

Les Enfants en rond chantaient tes printemps dans leurs rondes  
Et ton laurier magique et la Dame et tes roses  
Et les Filles mélaient parmi leur tresses blondes  
Le geste d'y piquer ton laurier et tes roses.

Et les garçons chantaient la Dame merveilleuse  
Et les filles jouaient la Dame merveilleuse !

Les jeunes hommes, le soir, près de la Fontaine  
Parlaient si bas de ton mystère comme en rêve  
Disant : la Dame merveilleuse, là, prélève  
Les lauriers dont se laure sa natte hautaine  
En couronne et ses mains qu'annelent les opales  
Scellent en sa robe des bouquets de roses pâles  
Et peignent ses cheveux où meurent en couronnes  
La jacée et les jacinthes et l'anémone...

Et quelques-uns pleuraient encore la terreur vaine  
D'avoir par les chemins marché vers ton mystère  
En l'aurore ou par la lune de nuit stellaire  
Et d'avoir reculé d'épouvante sacrilège  
A s'introduire au mystère de ton silence.

Les Chevaliers à l'heure où leur sieste s'allège  
A fourbir le casque, le glaive et la lance  
Racontaient leur passage en la Forêt magique  
Et cécité fatale et morne des visières !  
Disaient n'avoir rien vu dans la forêt magique  
Sinon de grands cerfs roux comme un automne mort  
Aux branches du hallier heurter leurs cornes d'or

Et longuement brâmer en arrêt aux lisières  
Et des avrils neiger au lac qu'elle recèle  
Dormir de fleurs et d'eau parmi les joutes d'ailes,  
Lacs où vers l'aube choient des Etoiles aventurières.

Et de la Dame merveilleuse  
N'avoir vu ni la robe ni les couronnes merveilleuses !

D'autres, partis Pèlerins doux vers la Colline  
Et le magique Bois que sacre la colline  
Et vers l'ombre où leur ombre vague s'est perdue  
Disparurent pendant des ans et des années !  
L'herbe d'oubli poussa dans leurs maisons désertes  
Le vent aux trous des serrures pleura la clef perdue  
Et la cloche au clocher par les aubes désertes  
Les appela pendant des ans et des années !

Ils revinrent comme éblouis d'un rêve mort  
Et comme si dans la Forêt ils étaient morts  
N'ayant plus au sortir retrouvé que leur ombre  
Et très doux ils erraient jusques au crépuscule

Et s'asseyant le soir au seuil usé des portes,  
En des flûtes lentes, les doigts sur les trous d'ombre  
Où semblaient s'infiltrer l'ombre et le crépuscule,  
Ils jouaient en leur âme à des étoiles mortes !

Quelqu'un chantait dans la Forêt parmi le soir.  
A la Dame de sa folie et de son espoir :

Quand vous prites mes mains entre vos mains pâles  
    En le bleu mort  
    De leurs opales  
Mon âme fascinée a vu des lacs de mort  
Et dans le bois bleui d'ombre glauque aux opales  
D'eau morte, d'eau miraculeuse et végétale  
De fleurs flottantes où le silence dort  
J'entendis sur l'étang chanter votre oiseau d'or.

Le bois clair se gemma de voix de pierreries  
De voix de diamants, de voix de rubis, de voix de saphyr  
Et le chant s'exhala plus riche à se fleurir  
Et l'Oiseau semblait crier des pierreries

Et j'entendis longtemps ainsi votre Oiseau d'or  
    Au fond de mon âme  
    L'oiseau qui buvait, ô Dame,  
Aux lacs glauques de vos opales de mort !

Puisqu'en mon rêve s'exagère  
Le bois magique pour exclure  
De tout horizon d'autre terre  
Cette âme folle d'aventure...

Puisque la forêt multiplie  
Le piège tors de ses guirlandes  
Afin qu'en son ombre j'oublie  
Mon ombre en route sur les landes...

Puisque le charme a capté l'âme  
Si folle jadis d'aventure  
Au bois où l'accueille la Dame  
De doux sourire et d'aventure.....

∴

Le chant gemmal de l'oiseau d'or aux étangs glauques  
Fifre un ultime et clair diamant en les roses  
Dont brûle tout le bois d'une ardeur qui suffoque

Et la Dame se plut de rire emmi les roses !

Le jeu gemmal de l'oiseau bleu disperse et flûte  
Une suprême opale opaline et pâlie  
Où bleuit comme un reflet mort de lune occulte

Et la Dame en tristesse a cueilli l'ancolie !

Nous chercherons, Dame, les gemmes merveilleuses  
Dans l'eau, la roseraie et les herbes fleuries  
Où git éparse la trouvaille merveilleuse.

Le Bois crépusculaire abonde en pierreries !

## II

Côte à côte parmi les roses où les pointes  
De tes seins ont rougi leur éveil rubescent  
Un blanc frisson d'aurore étire nos chairs jointes  
Quel rêve triste ou bon a pourpré là son sang !

Es-tu les routes d'or ou les sentiers immondes ?  
La grande Nuit fatale a bercé nos sommeils,  
Un songe m'a roulé par des ans et des mondes  
A travers l'ombre étrange et la mort des soleils !

Ton amour est profond comme la forêt morne  
Malgré ses roses et ton rire et tes oiseaux  
Et la traîne de tes robes où la licorne  
Ecrasait des rubis au bris de ses sabots :

Tes baisers sont plus doux que les grappes d'automne  
Et mûrs de ton attente éternelle et tes yeux  
Ont vu la renaissance et la mort monotones  
Des Phénix, tour à tour, leurs fils et leurs aïeux ;

Tes seins aigus sont nus comme ceux d'une mère,  
Leur défaite de soie est toute là, et nu  
Ton corps dont j'ai tué peut être la chimère  
Par la robe arrachée au mystère qu'il eut !

## III

Le Dormeur du mystère de la Forêt dit à la Dame  
Qui dormait nue en ses cheveux, auprès de lui, dit à la Dame :

« Regarde vers l'orée et l'aurore  
Par la trouée ouverte en le bois  
Mon rêve rêvera de ta voix  
Que vois-tu par delà la forêt et l'aurore !

« Tourne-toi vers l'orée et souris à l'aurore,  
A demi soulevée éblouie et divine  
Ecarte d'un lent geste étrange et vague encore  
Les hautes roses dont l'herbe en fleurs te domine.

« L'écho des jours perdus est mort en ma mémoire  
Et mon passé natal est vague comme un songe  
Tes cheveux sur mes yeux mi-clos et sans mémoire  
Mêlent leur cendre éparse aux tresses de mon songe »

— « Je vois là-bas des plaines claires vers un fleuve  
Où sont des îles d'ombre et des roseaux fleuris  
Un fleuve ralenti de sables et d'iris !  
Et la plaine est déclive et meurt jusques au fleuve  
La houle des blés mûrs versés d'épis prospères  
Et prompts à résurgir quand le vent a passé  
Sur les fleurs de la rive et la moisson des terres  
Avec les vols chanteurs qu'il emporte et disperse ;

« Et plus loin par-delà le fleuve prélassé  
Dans l'éveil ébloui des prés verts qu'il traverse  
Voici des bois d'aurore où chantent des fontaines...

« Et par-delà les prés et le fleuve et les plaines  
Et l'or des vergers roux par d'antiques soieils  
Qui mûrissent l'abondance des fruits vermeils

Et les jardins joyeux de marbres et de roses  
Où des enfants cueillent des grappes sur les treilles  
Et dansent parmi les pourpris et les abeilles  
Monte un songe de Ville au fond des brumes roses.»

— « Je sais les doux enfants à rire aux beaux jardins  
Et leur rire était jadis sur mes lèvres et dans mon âme !

Et ces matins

Ivres de danser parmi les abeilles sont dans mon âme  
Qui fut là puérile emmi les beaux jardins

« Et mon heure mordit aux grappes mûres  
Par qui rit aux lèvres une pourpre sans blessures !

« Ces choses de jadis dont nous portons la mort  
En l'éternelle crypte albe d'une aube blême  
De notre âme partiel tombeau d'elle-même  
Sont tristes et douces et pourtant regarde encore. »

— « Je vois la Ville et ses trois portes sur la plaine  
Et les Palais comme en un rêve et la terrasse  
Où l'on s'assemble au soir pour y filer la laine  
Et les places, les carrefours et la fontaine  
Où peut boire selon sa soif quiconque passe  
Et préfère l'eau vive au vin inébriant ;  
Et cette ville est douce ainsi vers l'Orient  
Parmi les vergers roux dont il est embaumé.

« Hélas ! des seuils furtifs, où sur les portes peintes  
Rit quelque obscène masque équivoque et grimé,  
Chassant leurs doux Amants qui pleurent leurs étreintes  
Au simulacre dont elles sont un mensonge  
Des femmes, dont la lèvre interloque et prolonge  
Par le rire fardé de sa mauvaise joie  
Où passe le rictus sculpté du masque obscène  
Le remords qu'ils iront laver à la fontaine  
Des baisers de hasard que leur âme larmoie,  
Sont en l'aube debout sur les marches fatales !

« Et la Ville alentour sommeille et semble morte »

— « Je sais cette folie étrange et les lèvres pâles  
De l'eau froide et lustrale où le fard est resté  
Le mauvais nous-même qui rit en masque à la porte  
Et que nous oublions hélas avoir été !

« Par la trouée ouverte en le bois, Sœur, regarde  
Vers l'orée et là-bas regarde...»

— « Par les portes ouvertes grandes sur la Plaine  
Où ruisselle en midis le soleil et sa joie  
Les Chevaliers sortent et marchent vers la plaine  
Et la Ville est en fête de palmes et de soie  
Et la Ville est en fête de cloches et de cris

« Et la Ville et la Terre et le Ciel sont fleuris !

« Les chevaux harnachés d'argent et d'écarlate  
Blasonnés d'écussons et la pointe au frontail  
Et la crinière pendante tressée en natte

En un cabrement clair de housses et d'émail  
Viennent tenus en mains par des pages alertes  
Laisant jusqu'en l'herbe trainer leurs manches vertes,

« Des pennons de sinople écartelés d'azur  
Affrontent sur leurs champs le Dragon et la Guivre !  
Des baladins heurtent des cymbales de cuivre  
Larges comme un soleil au mois du maïs mûr !

« Les Chevaliers sont d'or et graves dans la fête  
Exultante de palmes, de cloches et de cris  
Et sur leurs écus clairs se contourne la Bête  
Qu'ils vaincront de l'Épée aux beaux combats fleuris  
Des fleurs qu'offrent les Princesses et les Captives  
En quelque tour de marbre emmi les marais noirs.

« Et l'or de leur armure est déjà l'or des soirs  
Cuivrant le prompt retour de leurs quêtes votives :

« Et les Uns vers la Terre où pleure dans la Nuit  
L'unanime sanglot de tous les misérables  
S'en vont où le destin de leur glaive ne luit.

« Les Autres aux vaisseaux à l'ancre dans les sables  
S'embarquent sur la mer et vers les Outremers  
Et leurs pennons flottent au vent comme des voiles ;

« Ils iront tous ainsi vers de Bonnes Etoiles  
Vers l'aventure et l'inconnu des sorts divers.....

« N'étais-tu pas, étant des Sûrs et des Fidèles,  
Cimé de la chimère ardente et casqué d'ailes ? »

— « Les tours en les marais étaient vides comme des tombes  
Et les Princesses mortes depuis des ans et des années !

Les Rouets, les Pleurs, les Colombes  
S'étaient tus, s'étaient taris, s'étaient données  
A ceux qui passèrent avant nous, à ceux d'alors  
Qui vinrent avec des lances et des cors  
Dont l'accord se prolonge encor en les Années !

« La fange des étangs où nous nous enlisâmes  
A nos armures d'or sécha glauque et livide  
Et nous allions comme vêtus de squames  
Errants hybrides  
Etant nous-mêmes l'hydre  
Qu'il aurait fallu vaincre aux étangs de nos âmes.

« Le carrefour et la traverse  
Furent ambigus et menteurs,  
Les poteaux fourbes et fauteurs  
Et la mendiante diverse

« Les Bêtes des écus nous mordirent dans l'ombre  
Et dans l'ombre

Le Dragon et la Guivre à nos pennons de soie  
Se lacérèrent des dents et des griffes, un soir,  
Et le vol de chimère au casque qu'elle éploie  
En ailes s'envola, brusque dans le vent noir  
Qui soufflait par la Nuit effrayante et farouche.

« Un oubli des serments bu dans quelque Léthé  
D'immémoire coupable et de fatalité  
Rua nos hordes de colères et de proie  
Et la Terre saigna du passage farouche !

« Galops éperdus par les chemins  
Eclaboussés de sang et de fange,  
Galops crinières à pleines mains  
Par le soir triste et par l'aube étrange,  
Pavé des ponts sonnante dans la nuit  
Portes de Ville au heurt du pommeau,  
Chair râlant de blessure et d'amour dans la nuit  
Et les éveils de vierges au heurt du pommeau

« Avoir été celui qui vint  
Pour être celui qui délivre,  
O honte avoir aimé le sang et le vin  
Et sonné dans le cor comme boit un homme ivre

« Regarde, ô Sœur, par delà  
La Forêt si la Ville est toujours là ? »

— « Là-bas en le recul profond du crépuscule  
La Ville est violette de brume, décor  
De mystère, de silence et de crépuscule,  
Evanoui parmi de l'ombre en un peu d'or  
Qui s'efface aux dômes de cendre et d'hyacinthe

« Et la Ville en le soir est grave et presque sainte!

« Très doux et leurs pieds nus sur les chemins déserts  
Très lents et leurs pieds nus aux cailloux meurtriers  
Les pèlerins vont deux à deux appariés  
Comme les hâleurs noirs le long des fleuves clairs.

« Leur dextre est prompte aux hauts saluts qui font fleurir  
Aux cœurs bons le désir de partir avec eux  
Vers quelque sépulcre en la marche d'un Ophyr  
Et vers le carrefour où siège le Lépreux  
Qui tend sa main de plaie à l'étranger qui passe.

« Ils n'ont ni bourdon, ni coquille, ni sandale;  
Ils ignorent le lieu, le pays et la place  
Et partent sans levier pour disjoindre la dalle  
Et pour guides, hélas ! ni l'Ange ni l'Etoile.

« En la foi seule ayant pleuré les agonies  
La mort du songe et les Tristesses infinies.  
Qu'il est beau de marcher ainsi sous les Etoiles ! »

— « J'entends au fond de ma mémoire  
Marcher les Pèlerins dans la campagne noire !

« N'allions-nous pas le long d'un fleuve, le jour mort  
Et toute cloche tue avec nos rêves des jours d'alors  
Nos rêves vains comme les cloches d'alors  
Pour qui le ciel fut sans échos et sans mémoire

« Vers un soir nous avons gravi la colline  
Et nos pieds nus saignaient parmi les roses du Bois magique  
Ah ! savions-nous que la forêt fût magique  
Et que la Dame y vécût sur la colline »

— « La nuit est là toi qui rêvais à ma parole  
L'aurore et les midis et les doux crépuscules  
Par qui ton âme fut sage, enivrée, ou folle,  
O ton âme de tous mensonges la crédule.

« La nuit est là, comme l'oubli, compacte et sombre  
Et comme le passé la Nuit est là ! muette  
La plaine vers la Ville est de l'ombre et de l'ombre !

« Je ne vois plus ni pèlerin, ni rouge fête,  
Les grands chevaliers d'or sont partis vers la mer,  
Les Enfants aux jardins ne cueillent plus les roses  
Et les hommes ne pleurent plus les tristes choses  
Et la ténèbre est là ! sur l'âme et sur la chair !

« Très loin ! et comme en songe et par delà la vie,  
Près des fontaines sanglotant comme des femmes,  
Chœur occulte, soupir, labiale survie  
De la voix éphémère et des dolentes âmes  
Voici chanter là-bas aux lèvres sans visages  
Dans la nuit, écho défailli d'âmes et d'âges  
De claires flûtes aux trous d'ombre parmi l'ombre !

— « Mon rêve qui fut toi fleurit en tes mains pâles  
Qui cueillaient tour à tour la rose et l'ancolie  
Du mensonge changeant de leurs leurres d'opales

« Le millième fou de l'antique Folie  
Moi le Sage éperdu de l'antique Sagesse,  
L'Errant qu'un vœu de dur destin pourchasse et lie  
Moi le Pauvre affamé de toute la largesse !

Je suis venu vers toi pour une heure éphémère  
Où je fus l'hôte de ta magie éternelle  
Toi le Songe, toi l'Opale, toi la Chimère  
Vers qui d'autres iront comme j'allai vers elle.

« Et la forêt redeviendra la forêt morne  
Sans vestiges pour moi de rires et d'oiseaux  
En ta robe j'entends piétiner la licorne  
Qui brise les rubis au bris de ses sabots.

« L'ombre immense dont ton silence est le mystère  
Reprend ton rire épars en son écho natal ;  
Jusqu'à l'heure où viendra quelqu'un qui soit mon frère  
Dors en tes grottes d'or, de fleurs et de cristal

« Et je redescendrai la colline sans roses  
Vers la ville endormie et le fleuve sonore  
Et j'irai m'accouder près des fontaines closes  
Au mur où les roseaux frissonnent de l'aurore.

« Sur les flûtes si merveilleuses qu'elles semblent  
Egrener des opales et des améthystes,  
Soupir de voix qui pleure et de lèvres qui tremblent,  
Sur les flûtes qui sont un peu des âmes tristes,

« Je chanterai vers l'ombre et les étoiles mortes  
Jusqu'à l'aube où bleuit l'opale du lac mort  
Ce qu'aux Etoiles de jadis et qui sont mortes  
En le magique Bois chanta cet oiseau d'or ! »

# Épilogue



## EPILOGUE

### I

*Au vieux livre à fermoirs de griffes et d'émaux  
Studieux d'être maître en l'ordre des magies  
J'ai dédié mon Ame et toutes énergies  
A savoir la vertu diverse des joyaux.*

*L'émeraude aide les enfantements jumeaux,  
Le rubis qui rend chaste cloigne des orgies,  
Améthyste, sagesse, œil des bonnes vigies,  
Et le diamant vainc le poison et les mots !*

*J'ai tué le lapidaire, un soir qu'il taillait  
A l'établi la cymophane et le jayet,  
Antidote préservateur du sortilège,*

*Et j'ai volé pour vous ces pierres, ô Jolie !  
Et j'ai mis à mon doigt sachant son privilège  
La chrysolithe qui guérit de la folie.*

## II

*Après avoir vaincu les lèvres, sans souci  
Du rebelle sourire où le baiser s'élude,  
Ni le geste brutal qui, toute, Une dénude  
Hors ses cheveux plus longs qui la vêtent aussi !*

*Pour avoir frustré la Chimère de ceci :  
Ses gemmes que la grotte éblouissante exsude,  
Larmes mortes que pleure et germe le roc rude  
Notre vie est prestigieuse et nous voici :*

*Hôtes muets des Terrasses de survivance,  
Maîtres du vain trésor pour qui l'âme dépense  
Ses midis d'aventure et ses soirs orgueilleux,*

*— O mémoire mêlée à quelques pierres pâles ! —  
A regarder comme un visage et d'anciens yeux  
Blenir la lune vide et les tristes opales.*



ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 10 MARS 1900



*sur les presses de*

BUSSIÈRE FRÈRES

Saint-Amand (Cher)





**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

--	--	--	--

CE



CE PQ 2635  
.E34P55 189J  
COO REGNIER, HEN POEMES ANCI E  
ACC# 1240018

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	04	03	10	07	08	8